



AMICALE DES ESCRIMEURS INTERNATIONAUX FRANÇAIS

L'ESCRIME ITALIENNE FIN du XIX^e SIÈCLE ET DÉBUT DU XX

RENCONTRES ÉPIQUES entre MAÎTRES D'ARMES FRANÇAIS et ITALIENS entre 1881 et 1911

Maître WILLIAM GAUGLER
Professeur émérite d'archéologie
Directeur de programme des maîtres d'armes (Université de San José)
Maître d'escrime (Académie nationale d'escrime, Naples – Italie)

Traduit de l'anglais par Marie-Lise DREYFUS
avec les conseils techniques de Yves DREYFUS

Les compétitions d'escrime entre professionnels, dans les dernières décades du XIX^e siècle et dans les premières années du XX^e siècle, furent parmi les événements sportifs de l'époque les plus populaires et les mieux suivis. On allait des matchs conventionnels au fleuret, au sabre ou à l'épée jusqu'à des spectacles ressemblants à des numéros de cirque. Par exemple, en 1893, plus de 20 000 personnes assistèrent, au Madison Square Garden de New-York, à un tournoi international d'escrime, combat de sabreurs à cheval. La plupart des tournois, cependant, se déroulaient de façon traditionnelle sur une piste d'escrime.

Les rencontres qui attiraient le plus d'attention se déroulaient généralement entre les chefs de file professionnels italiens et français. Par exemple, en 1903 à Buenos-Aires, plus de 4 000 spectateurs étaient rassemblés dans le plus grand théâtre d'Argentine pour voir le réputé maître sicilien Agesilao GRECO combattre le champion français à l'épée Jean-Joseph RENAUD.

À côté des compétitions se déroulant dans des théâtres et des music-halls, des rencontres étaient également organisées dans des salles de bal ou des salles (privées) d'escrime. Les maîtres français visitaient l'Italie et les maîtres italiens la France, dans l'espoir de pratiquer l'escrime comme les nombreux maîtres locaux, si possible. Les professeurs d'escrime organisaient des tournois dans leur salle, avec entrées payantes par le public.

Camille PRÉVOST, dans *Escrimeurs et Duellistes* (Paris, 1937), décrit la procédure dans les matchs d'escrime franco-italiens durant les dernières décades du XIX^e siècle. Les jurys étaient composés de trois Italiens et trois Français. Chaque juge, sans dire un mot, notait les touches qu'il considérait valables et, une fois le match terminé, se retirait avec ses collègues dans une pièce contiguë à la salle d'escrime pour arriver à un consensus sur le score. Pendant ce temps, compétiteurs et spectateurs attendaient anxieusement d'apprendre qui était le vainqueur. L'orgueil national semble avoir été un facteur déterminant pour accorder les touches ; par exemple, après un match par équipe en 1885, un juge italien proclama les escrimeurs italiens vainqueurs par 540 à 36 !

De nombreuses histoires ont été relatées concernant la façon fortuite dont des duels survenaient. CRAVACHE, par exemple, dans son livre *Les trente ans de Agesilao GRECO* (Rome, 1925), raconte comment GRECO, alors qu'il était installé au restaurant Caracciolo à Naples, surprit un noble romain, à une table voisine, en train de parler irrespectueusement d'une dame que GRECO connaissait ; le maître d'armes sicilien se tourna vers l'offenseur, l'insulta et fixa immédiatement un duel. Jean-Joseph RENAUD, dans son *Traité sur l'Épée, (L'Escrime – Paris, 1911)*, remarque que GRECO défiait pratiquement tout le monde en vue, en espérant que son tour viendrait bientôt ; et ce fut le cas.

PAVISE, dans sa publication *Traité théorico-pratique* (Rome, 1910), observe que l'escrime est une science et un art. Des escrimeurs habiles étaient désignés artistes, et une bonne condition physique était considérée comme aussi importante que la capacité de mettre des touches. L'escrimeur qui adoptait une position peu orthodoxe, portait des coups avec une arme courbée ou s'engageait délibérément dans un combat rapproché, était considéré avec mépris.

Rétrospectivement, il semble probable que l'adulation envers les escrimeurs professionnels durant cette époque était la conséquence du romantisme. Certes, le comportement théâtral des grands épéistes et leur passion pour les duels vont parfaitement de pair avec l'ère de Gabriel d'ANNUNZIO, Eleonora DUSE, Edmond ROSTAND et Sarah BERNHARDT.

Les duels étaient chose commune. La gazette *Pall Mall* du 6 octobre 1890 relate que 2 759 duels eurent lieu en Italie entre 1879 et 1889 et que pour 93 % d'entre eux, des armes tranchantes furent utilisées.

La rivalité franco-italienne en escrime existait depuis des siècles. Arsène VIGEAUT décrit le plus fabuleux affrontement dans son livre *Un maître d'armes sous la Restauration* (Paris, 1883). Cela se passa en Espagne en 1814 lorsque les soldats italiens du 1^{er} régiment et les soldats français du 32^e régiment de la 3^e division se querellèrent. Pour restaurer la discipline, un conseil d'officiers supérieurs décida que trente épéistes – quinze maîtres d'armes et leurs assistants – de chaque régiment régleraient l'affaire par des duels qui se tiendraient sur un plateau naturel aux environs de Madrid, devant l'armée toute entière de dix mille hommes. Le vainqueur devrait continuer à se battre jusqu'à ce qu'il soit tué ou blessé.

Les duels débutèrent avec les escrimeurs de tête de chaque régiment : le maître florentin Giacomo FERRARI et le maître français Jean-Louis MICHEL. Jean-Louis, un mulâtre de l'île d'Hispaniola (aujourd'hui république d'Haïti) était l'un des plus brillants escrimeurs de son temps et, en à peu près dix minutes et vingt-sept coups, il tua trois adversaires, parmi lesquels FERRARI, et en blessa dix autres. Quoique deux adversaires italiens restaient, la commission militaire décida alors qu'assez de sang avait été versé et imposa une halte des hostilités. Les membres de la commission déclarèrent que l'honneur avait été satisfait et les troupes des deux régiments opposés eurent l'ordre de s'embrasser les uns les autres ! Ainsi fut restauré l'harmonie et les exploits de Jean-Louis devinrent légendaires.

Les événements politiques finissant par l'instauration de la III^e République en France, et le combat pour l'unification de l'Italie contribuèrent jusqu'à un certain point à limiter les relations entre les escrimeurs français et italiens jusqu'en 1880. Un des premiers Italiens à faire sensation à Paris fut le baron de San MALATO qui arriva en 1881. Un match exhibition fut organisé entre lui et Louis MÉRIGNAC.

MÉRIGNAC fut considéré comme le plus grand fleurettiste français de la seconde moitié du XIX^e siècle. Selon les comptes rendus de l'époque, son escrime réunissait toutes les caractéristiques les plus admirées chez un escrimeur d'alors. Ses coups droits et ses dégagements représentaient le fin du fin dans l'art de l'escrime. Ses coups partaient à la vitesse d'un éclair. La maîtrise et la sensibilité de ses touches étaient sans égales.

À l'occasion de la rencontre avec San MALATO, PRÉVOST remarqua que MÉRIGNAC apparut vêtu d'un blanc immaculé tandis que le baron portait une tenue bleue avec des bottes de cheval noires. Avec cris et sauts, San MALATO avançait sur son adversaire de la façon la plus extraordinaire. Lorsqu'il se trouvait à distance, MÉRIGNAC portait un coup-éclair qui le

touchait en pleine poitrine. Après chaque coup, les combattants se retiraient en bout de piste et la performance se répétait. L'assaut se termina en faveur de MÉRIGNAC par 11 touches à 1.

En 1883, Masaniello PARISE, jeune maître d'armes napolitain, fut nommé directeur de l'école militaire des maîtres d'armes nouvellement fondée à Rome, la Scuola Magistrale. Parmi les premiers maîtres diplômés de cette école figure Agesilao GRECO (1887), un athlète extraordinairement doué qui, moins d'un an après avoir reçu son diplôme de maître, battit presque tous les meilleurs escrimeurs italiens, amateurs et professionnels.

Le 17 juin 1889, GRECO et ses compatriotes PESSINA, GUSTI et FORESTI participèrent à un important tournoi international à Paris. Ce fut l'une des premières rencontres capitales entre les représentants de la Scuola Magistrale et les maîtres parisiens.

Le maître d'armes et écrivain français connu Arsène VIGEANT, écrivant dans *Le Figaro*, notait :

« Les mérites de la Scuola Magistrale se révélaient absolument évidents dans la performance de trois brillants escrimeurs : Agesilao GRECO, un jeune maître d'armes de grand avenir, doué de merveilleuses puissance, originalité et élégance et Carlo PESSINA, étonnant par son agilité et son acuité visuelle. »

Cependant, maître RUPIÈRE, critique d'escrime pour *L'Événement*, n'était pas de cet avis ; il écrivait :

« Les maîtres romains n'ont pas encore abandonné leurs attitudes théâtrales, leurs mouvements inutiles, leurs contorsions et le battement continu de la lame de leur adversaire, qu'ils recherchent systématiquement d'une façon monotone... et ils tendent l'arme presque complètement. Mais l'attaque exécutée depuis une position immobile est toujours supérieure à l'attaque en marchant, car cette dernière provoque un des coups les plus terrifiants : le coup d'arrêt. »

Après la compétition, les opinions furent mitigées : quelques fleurettistes amateurs admiraient les escrimeurs italiens, mais la majorité, quoique reconnaissant leurs grandes qualités, considéraient leur escrime comme une tricherie. L'un commenta :

« Nos voisins italiens ne sont pas impressionnés par notre vitesse car ils vont vite et sont certainement plus rapides que la majorité de nos maîtres ; leurs reprises d'attaque et leurs remises sont rapides comme l'éclair, ils ne pensent pas à faire la conversation en escrime, leur jeu est de trouver l'acier de l'adversaire, parer et riposter. »

Troublé par les difficultés rencontrées en tirant les Italiens, l'écrivain Victor MAUREL, sous le pseudonyme « Un vieil escrimeur », écrivit dans *Le Figaro* :

par-dessus tout, le dessein de l'escrime pour les escrimeurs italiens est le combat, leur but est de toucher sans être touché. Nous, par-dessus tout, admirons les assauts esthétiques. Voilà l'expression habituelle, et nous entendons quotidiennement cette hérésie : une belle touche égale dix touches foireuses. Avec cette attitude, on peut seulement obtenir un art conventionnel qui n'a plus rien d'un combat, et nous place en position d'infériorité lorsque l'on se trouve en face d'hommes qui font de l'escrime sérieusement... Ma propre conviction est que notre école académique actuelle est récente... le maître d'armes de mes débuts, BERTRAND, aussi loin que je l'ai connu, ne sacrifiait rien à l'esthétique. Il possédait une extrême compréhension du temps d'escrime et des contre-attaques qui faisaient de lui un terrifiant adversaire. Son jeu était simple et il engageait souvent l'opposition... Son arme était immobile, tenue fermement, les doigts serrant fortement la poignée, et son intelligence de l'escrime lui procurait une extraordinaire supériorité. »

Lors de ce premier contact avec les escrimeurs de la Scuola Magistrale, les maîtres français se trouvèrent désavantagés car ils étaient confrontés à des adversaires qui employaient un jeu à l'épée en grande partie basé sur la pratique du duel. Leurs adversaires italiens étaient particulièrement mobiles ; ils avançaient avec leur arme presque complètement allongée et la pointe en ligne, ayant continuellement à l'œil la lame opposée ; ils contre-attaquaient à chaque

opportunité et ils n'hésitaient pas à éviter les coups en déplaçant la cible avec un *inquarta* ou une *passata di sotto*.

La tournée parisienne se termina par une série de rencontres à la salle d'armes de Louis MÉRIGNAC. Antonino TARSIA in CURIA, dans son livre *Lotte et vittorie di A. Greco* (Naples, 1936), raconte :

« GUASTI fut le premier à rencontrer MÉRIGNAC, et quoiqu'il tirât bien, il fut incapable de résister au jeu simple mais efficace du maître français ; ce fut un triomphe complet pour MÉRIGNAC. Vint le tour de PESSINA. Ayant observé l'assaut précédent, PESSINA en finit rapidement et exécuta une série de coupés-dégagés et de remises qui neutralisèrent son puissant adversaire, si bien qu'il put quitter la piste l'honneur sauf. PARISE avait établi l'ordre des assauts en conservant délibérément GRECO pour la fin. Le jeune maître sicilien commença la rencontre avec une série d'actions pénétrantes. Puis, soudainement, il exécuta un puissant battement en opposition et marqua une touche avec sa lame formant un arc élégant sur la poitrine de son adversaire. Ceci fut suivi de deux autres touches, et alors MÉRIGNAC sollicita une pause. Le champion français demanda poliment que son adversaire italien change sa veste noire contre une veste blanche, supputant que les touches seraient davantage visibles. Lorsque l'assaut reprit, la vitesse des actions augmenta. GRECO pressa MÉRIGNAC constamment si bien que ce dernier ne put exécuter ses formidables attaques composées. Et tandis que GRECO aggravait régulièrement le score, son adversaire était incapable de développer ses attaques. À la fin du compte, le Sicilien avait nettement pris l'avantage. GRECO avait 23 ans et MÉRIGNAC 43 ».

Parlant de l'assaut GRECO-MÉRIGNAC, le fameux critique français Aurélien SCHOLL dit de GRECO : « Voilà l'escrimeur du futur, arme d'acier, jambes de caoutchouc », tandis que Victor MAUREL observait : « Dans cet assaut, je n'ai pas vu MÉRIGNAC, j'ai seulement vu GRECO ». La brillante performance de GRECO lui valut une invitation pour un match retour à Paris en 1892. Le 20 mars, au cercle d'escrime Contre de Quarte, GRECO battit le jeune et exceptionnellement talentueux maître Adolphe ROULEAU 16 à 3. Puis, le 22, dans le cercle d'escrime, à l'occasion d'une série de quatre assauts consécutifs, il battit PESSEAU 22-2, VAVASSEUR 10-4, DACOURT 7-2 et Maurice BERNHARDT, le fils de la tragédienne française renommée, 8-1.

Mais la rencontre la plus importante lors de cette visite en France fut celle avec le maître parisien bien connu Camille PRÉVOST. Le 27 mars, devant une assistance de plus de 2 000 spectateurs, GRECO, selon Antonio TARSIA in CURIA, battit PRÉVOST 20-4. Cependant, *The Graphic* relate :

« M. PRÉVOST est un escrimeur possédant la plus grande technique, dont les mouvements sont caractérisés par la grâce et la délicatesse tandis que le signor GRECO se fie davantage à sa force corporelle et fait tout son possible pour marquer des points en force. Son style, également, est curieux, un casse-tête pour les enseignants français ; mais en dépit de cela, il a été jugé que, quoique le signor GRECO se soit révélé l'égal de M. PRÉVOST, il n'a pas été capable de triompher de lui... »

Eugenio PINI fut le principal rival de GRECO en Italie. Le maître de Livourne n'était pas un escrimeur élégant, mais il était particulièrement efficace. *The Graphic* du 2 juillet 1892 décrit le style de PINI à l'occasion de sa rencontre avec le maître RUE :

« L'attitude adoptée par PINI est très curieuse. Il se penche en avant, la tête basse, le pied droit bien en ligne et la main gauche pendant lâchement près de l'épaule. En garde, il tient son fleuret presque vertical et son attaque est rapide, brillante. Il est partout à la fois, comme si sa lame lançait des étincelles autour de ses adversaires et les menaçait dans toutes les positions, si bien que l'artiste a essayé de donner quelque idée de la rapidité de son jeu en marquant en pointillés le frémissement de son fleuret.

« RUE, l'escrimeur parisien, est un gaucher qui pratique l'escrime avec beaucoup de sûreté de main et de calme, et nombre des attaques favorites de PINI se révélèrent vaines en raison de la particularité d'une garde à gauche. Il est généralement reconnu que PINI est supérieur à

n'importe quel escrimeur français, bien que quelques amateurs parisiens soutiennent que PINI et RUE sont quasiment égaux dans l'art de l'escrime. »

Lorsque GRECO et PINI combattaient les champions français, ils étaient certains d'attirer des grandes foules. Par exemple, le 3 septembre 1903, GRECO tira contre Lucien MÉRIGNAC, le fils de LOUIS, à Buenos-Aires, devant un public de plus de 4 000 spectateurs. Antonio TARSIA in CURIA nous raconte que le président de l'Argentine assistait au match ainsi que les principaux membres de son gouvernement. La foule était agitée et inattentive durant les assauts préliminaires, mais lorsque la fin de la soirée fut annoncée, les spectateurs s'interrompirent dans un tonnerre d'applaudissements et crièrent : « Viva GRECO – Viva MÉRIGNAC ! ».

En place sur la piste, attendant le signal pour commencer, les expressions de visage des deux hommes étaient en total contraste. GRECO souriait. MÉRIGNAC semblait sévère. Quand le commandement d'aller fut donné, les champions se déplacèrent prudemment l'un et l'autre. MÉRIGNAC attaqua mais trop court. GRECO para mais ne riposta pas. Cela fut suivi par des phases d'escrime de plus en plus complexes ; soudainement, l'Italien fit un battu-tiré droit. Indigné, le Français recolla au score avec une touche à la « flanconnade ». La touche suivant de GRECO n'atteignit pas la cible. MÉRIGNAC devint de plus en plus agressif, GRECO se protégea avec des parades circulaires. Attaques et contre-attaques suivirent en une succession rapide. Le maître français ne donnait plus de cible et il toucha par un coup d'arrêt. Lors de la phase finale de la première moitié de l'assaut, GRECO para en septime haute et riposta le long du fer de façon à ce que la lame forme un très bel arc sur la poitrine de son adversaire.

La première partie de l'assaut dura quinze minutes ; il fut alors donné aux escrimeurs cinq minutes de repos. Durant ce temps, des groupes de spectateurs discutaient sur le résultat probable. Les longs coups explosifs en avant du champion français se montreraient-ils décisifs ou bien la puissante défense du maître italien ainsi que ses contre-attaques prévaudraient-elles ?

Lorsque l'assaut reprit, les deux hommes en terminèrent rapidement. Chacun étalait tout son répertoire ; tout y passait. Et finalement, après qu'un temps total de vingt-cinq minutes d'escrime se fût écoulé, le président conclut le match, déclarant GRECO vainqueur 3 touches à 1. Les escrimeurs reçurent une immense ovation et les amis et admirateurs de GRECO le accompagnèrent à son hôtel pour célébrer sa victoire.

La rivalité franco-italienne conduisit encore à une autre rencontre à Buenos-Aires. Le 12 septembre 1904, GRECO rencontra le puissant maître français Alphonse KIRSCHOFFER. Nombreux étaient ceux qui considéraient KIRSCHOFFER comme le plus efficace escrimeur français de sa génération. Quoique de petite taille et moins classique que MÉRIGNAC, il était néanmoins un adversaire extrêmement difficile.

Selon les explications d'alors, KIRSCHOFFER faisait en sorte de déstabiliser GRECO. L'escrimeur français attaquait violemment et puis raccourcissait la distance de telle sorte que son adversaire italien était incapable de répliquer. GRECO protesta à deux reprises auprès du jury et comme rien n'était fait pour empêcher le mauvais comportement de son adversaire, il résolut de pousser sa garde contre le masque de KIRSCHOFFER et en se ruant pour le faire tomber en arrière. La publication de langue italienne *La Patria degli Italiani* constata :

« La première partie de l'assaut entre GRECO et KIRSCHOFFER n'était pas belle à voir... KIRSCHOFFER raccourcissait constamment la distance... si bien que la rencontre perdit son caractère artistique... Pendant la seconde partie du combat, quelques brillantes actions furent effectuées de part et d'autre. Deux magnifiques contre-dégagements en avançant furent réalisés par KIRSCHOFFER, dont un dans les parties basses. La qualité des touches de GRECO était supérieure. Au nombre des plus remarquables fut l'action finale en contretemps... En résumé, on peut dire qu'il y eut six touches valables et artistiques, quatre reçues par KIRSCHOFFER et deux par GRECO ».

Cependant, il semble qu'on se soit posé quelques questions pour savoir quel escrimeur avait encaissé le plus grand nombre de touches. Les spectateurs étaient divisés en deux camps, chacun jugeant son homme comme le vainqueur.

En janvier 1911, le monde de l'escrime fut choqué d'apprendre que KIRSCHOFFER était sérieusement malade et qu'il devait subir l'amputation du pied droit entier et de la moitié du pied gauche. Afin de lui procurer une aide financière, un gala de bienfaisance sous les auspices du *Figaro* fut organisé le 12 février à Paris. En apprenant l'état de son collègue, GRECO envoya immédiatement un télégramme à Bruno de LABORIE, président du comité d'organisation, le priant d'ajouter son nom à la liste des champions participant au gala de bienfaisance.

Le gala eut lieu devant une foule de plus de 8 000 spectateurs au Nouveau Cirque. Parmi eux se trouvait Aristide BRIAND, chef du gouvernement français. Les escrimeurs italiens participant à ce gala avaient parmi eux GRECO et le jeune maître italien de Livourne Nedo NADI. GRECO fut opposé au champion français renommé à l'épée Jean-Joseph RENAUD et NADI au brillant amateur Lucien GAUDIN. Comme Jean-Joseph RENAUD, GRECO était un adepte de l'épée.

Le programme était fourni et l'assistance attendait avec impatience la finale entre GRECO et Jean-Joseph RENAUD. Le professeur d'escrime italien CARLETTI, qui était présent, écrit :

« Au commandement de allez, Agesilao GRECO se maintint fermement dans sa position de garde, l'arme en ligne, l'attitude parfaitement correcte, avec l'intention d'effectuer un bel assaut pour honorer l'art de l'escrime. Son adversaire adopta une position très basse d'invité, rendant ainsi impossible d'effectuer une belle escrime. Dans un style parfait, GRECO débuta l'assaut avec des actions pénétrantes, la pointe en ligne ; Jean-Joseph RENAUD fut acculé aux limites de la piste où GRECO marqua avec une touche puissante à la poitrine.

Dans la dernière phase, le Français tenta une touche d'arrêt au masque. GRECO para et plaça la touche finale de l'assaut sur la poitrine de son adversaire. La foule se mit debout et applaudit chaleureusement GRECO pour sa magnifique touche. »

Dans ce dernier assaut de la soirée, Agesilao GRECO, l'élégant fleurettiste et épéiste de l'école traditionnelle et Jean-Joseph RENAUD, l'interprète de l'épée moderne en compétition, apportèrent une conclusion à la grande ère de l'escrime professionnelle.

Cette rivalité franco-italienne s'est confirmée sur le plan sportif pendant de nombreuses années. Elle n'a cependant pas altéré le respect et l'amitié qui se sont développées entre les tireurs de nos deux nations. Bien au contraire. Pour s'en convaincre, il suffit de d'assister à la compétition annuelle des Épées rouillées de notre regretté René QUEYROUX et aux soirées endiablées qui les suivaient.

Une anecdote qui se transmet entre les escrimeurs d'un « certain âge » est très révélatrice à ce sujet. L'histoire se passe durant la guerre 39-45 qui a malheureusement vu la confrontation armée de nos deux pays. « L'immense » épéiste italien Fiorenzo MARINI, aviateur de son état, était cantonné dans le nord de l'Italie. Son escadrille, devant fêter un événement, se trouvait en manque de vin de qualité. « Qu'à cela ne tienne » déclare notre escrimeur ! Un coup de fil à son ami et néanmoins adversaire Jehan BUHAN, alors négociant en vin à Bordeaux. Puis, avec un culot extraordinaire, il traversa dans son appareil le sud de la France, alors zone libre, atterrit en bout de piste à Bordeaux où l'attendait Jehan avec deux caisses de vin et, de retour en Italie, l'escadrille pu faire la fête dignement.

L'histoire est-elle véridique ? peut être en partie. Mais elle est suffisamment belle pour qu'on ait la tentation d'y croire.